

Le symbole est-il diabolique ? Duplicité(s) du signe en question

Élodie Blestel, Chrystelle Fortineau-Brémond, Marine Poirier

▶ **To cite this version:**

Élodie Blestel, Chrystelle Fortineau-Brémond, Marine Poirier. Le symbole est-il diabolique ? Duplicité(s) du signe en question. Signifiances (Signifying), 2018, Le symbole est-il diabolique ? Duplicité(s) du signe en question, 2 (1), pp.I-X. halshs-01978168

HAL Id: halshs-01978168
https://shs.hal.science/halshs-01978168

Submitted on 11 Jan 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le symbole est-il diabolique ?
Duplicité(s) du signe en question

Introduction

Blestel Élodie[1], Fortineau-Brémond Chrystelle[2] & Poirier Marine[3]

EA 7345 CLESTHIA[1], EA 4327 ERIMIT[2,3]

Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3[1], Université Rennes 2[2,3], Université de Lille – SHS[3]

> *Le signe linguistique est une des variétés du symbole. La définition de Saussure, combinaison d'un concept appelé signifié, et d'une image acoustique appelée signifiant, est la plus généralement acceptée.*
> (Mounin, 1974, *s.v.* « signe »)

Le signe linguistique, traditionnellement conçu comme un **symbole** (du grec *sym* + *bole* 'mettre ensemble deux faces'), ne serait-il pas **diabolique** (du grec *dia* 'séparer') ? La question se pose à plus d'un titre.

La pensée occidentale est largement dominée par une approche qui se définit comme scientifique et rationnelle, et pose, face à un monde physique donné une fois pour toutes, l'individu humain lui-même pensé comme sujet intelligent préconstruit[1] doté d'un cerveau central dont l'activité consisterait à se représenter ce monde extérieur. D'un point de vue linguistique, cette perspective dominante, notamment lorsqu'elle n'est pas thématisée en tant que *mode de pensée* auquel peuvent faire face de possibles alternatives, conduit naturellement à concevoir tout signe linguistique comme le *symbole* d'une réalité considérée comme un donné. Ainsi les langues naturelles n'échappent-elles pas à cette idée, et sont assimilées à des langages formels dans lesquels les signes symbolisent des réalités préexistantes, et se combinent les uns aux autres sur un plan syntaxique. Une alternative récente en sciences cognitives[2], s'inspirant notamment de philosophies orientales – plus sensibles à l'incarnation, au couplage du vivant et de l'environnement, moins dualistes –, s'est particulièrement illustrée dans la remise en question de cette conception :

> L'un des aspects les plus intéressants de cette alternative en sciences cognitives est que les symboles, dans leur sens conventionnel, ne jouent plus aucun rôle. Cela implique un abandon radical du principe cognitiviste selon lequel la structure physique des symboles, leur forme, reste à jamais séparée de ce qu'ils représentent, leur sens. Ce clivage entre forme et sens était le coup de maître qui avait donné naissance à l'approche computationnelle, mais il était également la cause d'une faiblesse que révéla l'étude plus approfondie des phénomènes cognitifs : comment les symboles *acquièrent-ils* leur sens ? D'où provient cette activité supplémentaire qui, par construction, n'est pas dans le système cognitif ? (Varela 2017 : 206)

[1] L'idée largement répandue selon laquelle un être est constitué d'emblée comme sujet cognitif et social est contestée par le paradigme de l'énaction, qui le pose au contraire comme simple agent d'une espèce qui ne se construit comme sujet que par son action et sa relation à l'autre.

[2] Le paradigme de l'énaction qui tire ses origines d'une réflexion sur la définition même de la *vie* (Maturana et l'autopoïèse), se construit en réaction à celui de la théorie computationnelle de l'esprit, dont la métaphore dominante (celle de l'ordinateur) tend à réduire la cognition humaine à la manipulation de symboles.

On le voit : ce sont plusieurs enjeux qui émergent de cette remise en question. Premièrement, questionner l'approche computationnelle de l'esprit et de la cognition comme « manipulation de symboles » amène naturellement à s'interroger sur la définition même du signe linguistique. Voir le signe comme un symbole, n'est-ce pas *dia*-boliser des éléments initialement intégrés : une parole agissant matériellement sur les conditions de percevabilité d'un environnement, et un environnement lui-même modifié par une parole ambiante ? Si le signe n'est pas un symbole, que peut-il donc être ? Quel est son rôle, sa place, sa nature dans la co-évolution des agents humains vivants en perpétuelle construction et distinction d'eux-mêmes en tant que sujets, dans leurs interactions entre eux et avec leur environnement ? Comment une autre approche générale de la cognition peut-elle nous amener à le redéfinir et selon quelles méthodes ?

Deuxièmement, si l'on conçoit le signe comme un élément qui permet de *représenter* un monde extérieur préconstruit, si le signe est vu comme une forme (contenant) associée à une représentation stylisée d'un référent extérieur préalable à toute relation à un expérient (contenu), alors le signe risque de reconduire à son niveau le clivage entre « forme » et « sens ». De fait, ce clivage est régulièrement désigné sous les termes de « signifiant » et « signifié » ; qu'est-ce que ce « signifié » s'il n'est pas une représentation au sens ici entendu ? Quelles conceptions la linguistique s'en est-elle données, variables selon la manière dont sont définies la place et la nature du signe ? Doit-on à tout prix reconduire une séparation en deux facettes ? N'y a-t-il pas là une autre forme de *dia*-bolisation, source d'une certaine « duplicité » ? Laquelle pourrait être trompeuse au regard de ce qui se joue dans l'expérience que font les locuteurs d'une *dynamique signifiante* dans laquelle les *unités* (symboliques) n'ont rien d'une évidence et reflètent sans doute mal le fonctionnement de la cognition humaine.

Et enfin, comme l'explique F. Varela dans la précédente citation, la vision symbolique du signe occulte le questionnement sur la manière dont se joue la genèse du sens par le biais du signe. Autrement dit, ce qui est laissé de côté dans ce clivage construit entre deux objets consubstantiellement unis, c'est le processus même par lequel aurait lieu cette union, le processus par lequel, de l'intervention d'une « forme », émerge le « sens ». Du fait de cette distinction originelle, une telle question est longtemps restée dans l'ombre, évacuée par une déclaration d'arbitrarité de l'union. Questionner le clivage forme / sens, c'est donc tout à la fois remettre au centre de nos préoccupations le processus de construction du sens, et s'interroger sur la manière dont est né un tel clivage, pour penser peut-être d'autres façons d'appréhender le signe.

La perspective énactive n'est que l'un des points de vue permettant de questionner l'approche dominante et de proposer une redéfinition du signe linguistique autant qu'une réflexion sur ses conditions mêmes de constitution. C'est la position des coordinatrices de ce numéro, à laquelle certains contributeurs se rattachent également d'une manière ou d'une autre – questionnements sur la genèse du signe linguistique, réflexions sur la manière dont se joue la genèse du sens linguistique par le biais du signe. Mais les articles ici proposées ne se résument pas à cette approche, dans la mesure où nous avons souhaité confronter des points de vue divers.

Dans le préambule qui ouvre ce volume, **Marine POIRIER** pose les termes du débat, à partir d'une « fable exemplaire », en l'occurrence quelques strophes d'une œuvre en vers du XIV^e^ siècle parmi les plus célèbres de la littérature espagnole, le *Libro de Buen Amor*, dont la difficulté d'interprétation est mise en scène dans le texte même. Le célèbre épisode de la « Dispute des Grecs et des Romains » s'avère être une parfaite illustration de quelques grands principes linguistiques, pourtant peu mobilisés dans l'analyse traditionnelle : la « double contingence » ou l'ignorance par chacun des interlocuteurs de ce que le signe signifie pour

l'autre ; le signifié comme construit *ex post*, résultant du positionnement d'un observateur extérieur ; la double conception du signe, comme représentation et comme action incarnée. L'analyse serrée que livre M. Poirier de cet édifiant passage débouche sur une évocation des différentes formes que prend la duplicité du signe linguistique ; le caractère diabolique (au sens étymologique du préfixe grec *dia* 'séparer') du signe linguistique peut être interrogé dans une quadruple perspective :

– la discrimination signifiant / signifié ;

– la séparation du signe du monde percevable, auquel il appartient pourtant ;

– le signe comme segmentation d'une forme dans un flux signifiant ;

– la différenciation des rôles interlocutifs et leur interaction grâce à l'interface que constitue le signe.

*

* *

Ce numéro 2 de *Significances* se propose donc de questionner la *duplicité* ou, plus exactement, *les* duplicités du signe, puisque ce sont bien plusieurs dualités qui méritent que l'on se penche sur elles. Les travaux présentés, on l'a dit, émanent de chercheurs d'horizons théoriques divers : on n'y trouvera donc pas l'expression d'un unique point de vue ou la mise en œuvre d'un même corpus doctrinal ; les divergences d'opinions sont assumées et nourrissent la réflexion. Mais les études réunies ici témoignent d'une même préoccupation : la volonté de questionner, de remettre en cause, ce qui est habituellement considéré comme relevant du donné. Tous les termes de la définition du signe comme union arbitraire d'un signifiant et d'un signifié, symbolisant une portion du réel, sont ici interrogés, chaque article s'intéressant plus particulièrement à tel ou tel aspect de cette conception. Les éléments de la définition ne sont pas envisagés comme des objets ayant une existence positive mais plutôt comme des processus dynamiques (expérience du locuteur) ou comme le résultat de points de vue constitutifs des entités linguistiques (parti pris du linguiste), et la plupart des contributions ont pour point de départ le *signifiant* en tant que processus dynamique.

Repartant des principes d'une phénoménologie génétique telle que pratiquée par les fondateurs du paradigme de l'énaction, **Didier BOTTINEAU** se propose de détricoter les objets « signe » et « mot » en les envisageant comme produits générés par un observateur engagé dans une relation à ces objets. L'auteur explore alors la démarche phénoménogénétique par laquelle ont été construits le signe sémiotique peircien et le signe linguistique saussurien, et est amené à questionner le *sym-bole* en tant que signe renvoyant à un référent extérieur et préexistant. Dans une perspective énactive, tant le signe que le monde vécu apparaissent comme des construits qui émergent dans la relation à un observateur. Dès lors, l'ensemble du réel vécu est par définition le fruit d'un processus de biosémiotique, d'une opération « signifiante » en ce qu'elle rend l'entour *signifiant* pour l'agent qui l'observe. C'est par la mise en observation du fruit d'une telle opération de *signifiance* qu'est susceptible d'apparaître la *symbolisation* émergente.

Si l'objet conceptuel qu'est le signe linguistique est bien un construit, intimement lié au positionnement de l'observateur, il est indispensable de revenir sur les grands textes fondateurs où sont développées les conceptions du signe qui continuent de nourrir la réflexion actuelle. Aux côtés de Peirce (longuement évoqué dans l'article de D. Bottineau), il faut évidemment citer Humboldt et Saussure. Plusieurs contributions s'attachent à proposer une lecture ou relecture des œuvres de ces deux figures majeures de la linguistique, pour mettre en

évidence les postulats qui les sous-tendent, l'originalité de leurs propositions ou pour en évoquer la réception et les prolongements.

Ainsi, **Anne-Marie CHABROLLE-CERRETINI** évoque la place centrale qu'occupe le concept de signe linguistique dans toute approche du langage et des langues, en particulier chez W. von Humboldt (1767-1835), dont les travaux postérieurs à 1800 évoluent vers une reconsidération du langage comme signe (Trabant, 1992 : 67). En insistant sur l'étape cardinale de la perception de la chose, Humboldt prend position sur l'arbitrarité ; il ne peut concevoir l'unité de la langue à deux faces figées et indissociables car s'il y a bien un contenu qui va s'unir à une forme, le premier n'est pas déterminé, le sens ayant un caractère privé. S'ensuit naturellement une approche renouvelée de l'aspect conventionnel que l'on prête à l'unité : chez Humboldt, il y a discussion de ce sens partagé et c'est l'interlocution qui est l'instance de cette régulation. Humboldt a ainsi pensé ensemble le lieu de constitution de la communauté d'expérience, le lieu où se valide ce rapport au monde et celui où l'on accepte le rapport que chaque individu entretient avec la langue.

Anne-Gaëlle TOUTAIN, qui présente la conception saussurienne de la *dualité constitutive* du signe, montre qu'au dualisme traditionnel son / idée, Saussure oppose une dualité radicalement autre, entre le son et le signe, *i.e.* entre le son matériel, et « le groupe son-idée ». Si Saussure met en avant la constitution du signe plutôt que sa décomposition, c'est que le signe ne peut pas être le point de départ de l'analyse : les entités linguistiques ne sont pas des objets positifs, préexistants, mais résultent d'un point de vue, qui les construit comme objets linguistiques. Cette rupture épistémologique va de pair avec l'affirmation d'une existence purement différentielle, négative, de ces entités (concept de *valeur*) ; en outre, elle ne peut être dissociée de la distinction *langue* (activité, jeu d'oppositions « purement négatives ») / *idiome* (manifestation empirique, résultat, effet de langue), dont A.-G. Toutain souligne le caractère fondamental et qu'elle propose de substituer à l'opposition symbolique / diabolique. La théorisation saussurienne de la langue et du langage suppose une pluralité d'objets, résultats d'autant de points de vue ; aussi la dernière partie de l'article s'intéresse-t-elle au langage au sens de la psychanalyse, et tout particulièrement au langage dans le travail du psychanalyste Alain Manier, dont la réflexion sur la psychose a pour support la proposition de Saussure.

La dualité saussurienne « phénomène vocal comme tel » / « phénomène vocal comme signe » est également le point de départ de l'article d'**Arild UTAKER**. Cette dualité marque une rupture avec la conception traditionnelle, qui pose le langage comme subordonné à la pensée ou au monde, ce qui se traduit par une opposition entre le signe comme partie sensorielle et ce qu'il signifie ou représente**.** Pour Saussure, la question du rapport entre le son physique, matériel, et le sens ou entre le signe et le monde est sans objet ; elle repose sur un malentendu car elle suppose des entités positives, dotées d'une existence préalable (présupposition ontologique), alors que le signe est prioritairement défini par sa relation aux autres signes. Il est intrinsèquement double car il est à la fois sonorité et contenu et cette « irritante duplicité » le rend impossible à saisir. Le signe est donc le lieu d'une double différence : une différence hétérogène signifiant / signifié et une différence homogène entre signes. Et c'est sa négativité (son opposition aux autres signes) qui le fonde en tant que signe, et non la mise en relation d'un signifiant et d'un signifié ayant une existence séparée préalable. Le signe saussurien est différentiel, ce qui a pour conséquence qu'il renvoie, dans la parole, à ce qu'il n'est pas. A. Utaker en conclut qu'il n'est donc ni diabolique ni symbolique, car il n'y a pas d'entités positives à dissoudre ou à relier.

Francis TOLLIS consacre aussi sa réflexion au *Cours de linguistique générale* de Saussure, mais plus particulièrement au devenir de l'héritage imposé par une lecture académique, selon laquelle le signe linguistique était représenté sous l'espèce d'une entité bicéphale à deux

facettes, inséparables mais distinctes. Il montre ainsi que même si le signifiant de l'unité linguistique semble la moins évanescente de ses deux composantes, c'est sur la notion de signifié unitaire, pourtant bien installée dans la réflexion sur le langage, que le débat retombe. En effet, l'auteur montre comment, avec le dualisme dont elle est inséparable et la perspective ontologique à laquelle elle prédispose, elle semble présenter au moins autant d'inconvénients que d'avantages. Ainsi, en examinant les approches de différents linguistes, F. Tollis analyse-t-il la délimitation du signifié, en se concentrant sur la question de la relation du signe avec sa référence (possible). Critiquant les démarches qui réifient le signe, posé comme une entité dualiste préexistante, il oppose les approches dites analytiques ou fixistes, qu'il relie à la réception du *Cours* (pas nécessairement en termes philologiques), avec celles, dynamiques et contextualistes, qui mettent en évidence le processus de la sémiosis qui se déroule dans le discours.

La doxa saussurienne est également rappelée dans l'article de **Stéphane PAGÈS**, qui propose une approche critique du signe linguistique, afin d'en faire ressortir ce qu'il nomme sa « monstrueuse complexité ». Défendant l'idée que le signe est avant tout le résultat du positionnement de l'analyste, il s'intéresse en premier lieu au signe envisagé d'un point de vue statique et passe en revue les principales conceptions qui en ont été données (monadique, dyadique, triadique, pour les plus classiques ; à quatre ou cinq éléments pour certaines des plus récentes) ; il montre notamment que la question du rapport au monde (c'est-à-dire le statut du référent) est source de confusion, donc de duplicité. Mais une approche statique, par description d'une structure selon le nombre d'éléments qui y entrent, n'épuise pas la question relative aux constituants du signe. Cette vision réifiante du signe comme objet figé, donné une fois pour toutes, occulte le fait qu'il peut (doit) aussi être conçu comme une unité dynamique, comme le produit en devenir d'une « complexe construction multifactorielle ». Après en avoir évoqué la dimension historique et collective (le signe inscrit dans un processus évolutif qui affecte toutes les langues), S. Pagès met surtout en avant la dimension biologique et individuelle du signe linguistique : il est le produit d'un apprentissage (champ de l'acquisition du langage) et il mobilise de « complexes mécanismes physiologiques sous-tendus par une dimension cognitive et sensori-motrice ». Si le signe est diabolique, c'est donc avant tout en raison de la complexité de la mécanique signifiante.

Federico BRAVO, pour sa part, confrontant l'hypothèse des anagrammes et le principe du signe linguistique comme « entité psychique à deux faces » s'interroge sur ce que devient le signifié dans le travail mené par Saussure sur les anagrammes, en s'intéressant tout particulièrement au « mot-thème », c'est-à-dire le nom dont la paraphrase phonique s'impose comme contrainte au poète, le nom anagrammatisé. F. Bravo voit dans le choix du vocable *thème* pour désigner une forme et non un contenu un renversement qui peut être considéré comme la « seconde révolution saussurienne » et qui doit être interprété comme une réhabilitation du signifiant. Celle-ci passe notamment par une attention toute particulière à la littéralité des textes, soumis à une analyse quantitative portant sur la charpente phonique des mots, et qui semble évacuer toute dimension sémantique. L'hypothèse de F. Bravo est qu'il s'agit en fait d'un moyen pour reproduire, de façon expérimentale, les conditions d'émergence du sens. Il décèle en outre dans la délinéarisation des signifiants à laquelle se livre Saussure les prémisses d'une approche submorphémique du langage, à la fois moyen de mettre au jour l'organisation réticulaire du texte et voie d'accès à l'inconscient.

D'autres contributions interrogent plus particulièrement le statut du signifiant et celui du signifié, en mettant au cœur de leur réflexion la dimension phénoménologique de la parole.

Yves MACCHI convoque le paradoxe bien connu de Saint-Augustin à propos du temps pour illustrer la difficulté qu'éprouvent les sujets parlants à accéder à la signification propre de certains vocables qu'ils manient pourtant parfaitement. Le confort d'utilisation et même

l'aisance d'apprentissage chez les jeunes locuteurs contrastent avec la difficulté dans laquelle le sujet se trouve placé lorsqu'on le met en situation de « donner la signification » d'un mot isolé (consigne proposée par l'auteur à ses informateurs). Et c'est que de fait, la réification du signifiant, considéré en tant qu'objet isolé ou isolable dont il s'agit de restituer un éventuel « contenu » propre, rompt avec ce que sont les conditions habituelles d'*expérience* du *signifiant* en tant que phénomène : le flux de la phrase. Dès lors, l'auteur propose de faire une distinction nette entre le *signifié* comme construction théorique *a posteriori*, et la *signifiance*, avec laquelle il ne saurait se confondre, et par laquelle émerge le sens à la conscience des locuteurs et interlocuteurs lorsque les signifiants sont appréhendés combinés entre eux en syntagmes.

Cette distinction entre *signifié* et *signifiance* est aussi proposée par **Michaël GRÉGOIRE**. L'auteur s'inspire de la démarche de D. Bottineau pour repenser le signe linguistique, notamment de manière à y réintroduire une dimension oubliée ou occultée par le structuralisme : la dimension corporelle du langage conçu comme activité. Il propose alors une synthèse de la littérature biosémiotique de manière à mettre en lumière la distinction entre « premier ordre » (centré sur l'activité) et « second ordre » (centré sur la méta-observation de cette activité, méta-observation créatrice d'objets). Remarquant qu'en premier ordre, la distinction entre signifiant et signifié apparaît non pertinente, il propose de lui substituer la notion unique de « signifiance ». C'est en second ordre que les objets « signifiant » et « signifié » deviennent pertinents, et il conviendrait sans doute de les envisager comme des méta-objets (méta-signifiant et méta-signifié). Considérant alors un énoncé comme une succession d'actions en premier ordre, il propose de nommer *saillances* certaines de ces actions par lesquelles émergent des effets sémantiques associés à des modèles comportementaux liant entre eux des séries de signifiants.

De même, c'est en s'appuyant sur une redéfinition du signifiant et de la parole en tant qu'actions corporelles que **Marine POIRIER et Didier BOTTINEAU** montrent qu'un énoncé en tant que tirade vocale est organisé à l'interprétation par une analyse spontanée consistant notamment à produire des dégroupements et regroupements de segments appelés « signifiants ». En explorant particulièrement les phénomènes de *déviance* dans la segmentation et la frontérisation de ceux-ci relativement à la prescription académique, les auteurs mettent au jour la possible *efficacité* de ces déviances en tant qu'actes motivés d'analyse spontanée, et la *pertinence* potentielle de segments que font surgir ces (ré)analyses : à savoir, des segments « fantômes » se superposant à ou s'interposant entre ceux qu'attendrait une analyse conventionnelle, et dont la pertinence pourra dépendre notamment de leur inscription dans des réseaux signifiants de niveau morphémique ou sub-morphémique. Aussi, derrière la fixité apparente d'un signifiant symbolique (réifié en entité stabilisée), peut se cacher un signifiant *dia*-bolique, issu d'un processus d'analyse et de construction, reconstruction, réassemblage à géométrie variable.

Le travail de **Régis MISSIRE** s'inscrit également dans une problématique de type phénoménologique. Il se propose d'examiner ce qu'il advient de la sémioticité selon le niveau du langage auquel on l'envisage et retient pour cadre la distinction système / norme / parole, en étudiant plus particulièrement les formes que prennent les relations sémiotiques au niveau du parler concret (*el hablar* de Coseriu). Il se demande notamment s'il existe des grandeurs intermédiaires entre le flux psychique « magmatique » et les signes, unités discrétisées et stabilisées. S'appuyant sur des travaux linguistiques inspirés de la Gestalt, il défend l'idée que le plan du signifié comme celui du signifiant doivent être analysées en termes de fond et forme. La distinction opérée par R. Missire entre formes-thèmes (entités *per se*, constituants du discours) et formes-schèmes (schèmes grammaticaux mais aussi molécules sémiques ne recevant pas nécessairement de dénomination ni de désignation) lui permet d'identifier deux

types de sémiosis préférentiellement attachées au niveau du parler concret : l'*expression*, pour les formes-schèmes, et la *désignation*, pour les formes thèmes, ces deux relations sémiotiques venant s'ajouter à la *signifiance* et à la *signification*, qui caractérisent respectivement le niveau du système et celui des normes. L'article souligne également que, dans le parler concret, la dissymétrie entre le signifiant, voué à l'évanouissement, et le signifié, qui occupe le centre du champ attentionnel, est reconduite, au niveau du signifié, entre les formes-schèmes et les formes-thèmes, ces dernières étant prioritairement l'objet de la focalisation attentionnelle ; il ne néglige pas pour autant les modulations qu'apportent à cette disposition initiale du champ attentionnel les diverses pratiques langagières.

François NEMO s'intéresse lui aussi aux différents niveaux de la sémiosis. En proposant d'adopter une conception stratifiée (et plurisémique) du signifié, et une conception plurimorphique du signifiant comme association d'une forme externe et d'une forme interne, il présente une description détaillée de la plurisémie d'une part, et de la plurimorphie et de la polymorphie d'autre part, avant d'évoquer la façon dont les deux logiques se renforcent l'une l'autre. Il aborde ainsi la distinction morphème / lexème, la plurisémie des lexèmes et la prosodie, avant de contraster le caractère non linéaire et archiphonémique des morphèmes – lesquels apparaissent surtout comme jouant le rôle d'indicateur thématique – et le caractère linéaire et phonémique des lexèmes. Il parvient à la conclusion que ce qui apparaît finalement comme le plus remarquable est que la question du rapport signifiant / signifié et la question du rapport des signes entre eux soient en réalité la même question.

Enfin, deux contributions explorent les marges de la problématique posée : l'une s'intéresse à la motivation du signe en montrant qu'elle repose sur un mécanisme plus général non exclusivement langagier, celui des correspondances transmodales ; l'autre exploite une méthode issue de la « linguistique du signifiant », soit l'un des courants qui questionne la conception traditionnelle du signe, et met en avant la dimension dynamique et processuelle de la parole.

Fanny BOUDIER propose une revue de littérature sur le symbolisme phonétique. Il s'agit à la fois de donner accès à ces travaux essentiellement disponibles en langue anglaise jusqu'à présent, et de proposer une synthèse des corrélations phonosymboliques aujourd'hui attestées, dans la mesure où elles ne sont pas fondées uniquement sur l'intuition mais bien sur des expériences psycholinguistiques dont les démarches sont ici commentées. Montrer que ces corrélations entre forme et sens existent d'un point de vue phonosymbolique, c'est s'acheminer vers une redéfinition du signifiant : ce dernier ne peut plus être vu comme un objet entièrement arbitraire renvoyant par pure convention à un signifié, mais doit au contraire être conçu comme une matérialité évoquant par sa forme même le sens qu'il contribue à construire.

Mary Catherine LAVISSIÈRE, à travers l'étude d'une forme verbale archaïque de l'espagnol – le subjonctif en *-re* –, interroge pour sa part l'articulation entre signifiant et signifié et s'inscrit en faux contre l'opinion répandue chez de nombreux grammairiens selon laquelle des signifiants différents pourraient être associés à un même signifié, ce qui justifierait que l'on recommande l'abandon des formes jugées inutiles. Elle cherche à mettre au jour la spécificité, tant du point de vue du signifié que du point de vue des emplois discursifs, du subjonctif en *-re,* spécificité qui interdit qu'il soit assimilé aux autres formes de subjonctif de l'espagnol (notamment la forme en *-se*). Pour ce faire, elle propose un modèle alternatif du mode subjonctif, puis analyse l'alternance entre formes en *-re* et en *-se* dans les subordonnées conditionnelles en *si* dans des textes de loi. Elle suggère d'appliquer aux textes juridiques le concept de *chronosyntaxe* (la phrase est un processus, un être temporel) tel qu'il a été conçu et appliqué par Y. Macchi aux textes poétiques, en raison des points communs entre ces deux genres textuels (écart par rapport à la langue « standard » et surtout même

attention portée aux signifiants). Elle montre que la structuration de l'information dans les textes juridiques repose sur une *chronomorphosyntaxe*, qui permet de guider le lecteur dans la phrase, et même au-delà, dans le texte tout entier.

Bibliographie

BLESTEL, Élodie & FORTINEAU-BRÉMOND, Chrystelle (dirs) (2018). *Le signifiant* sens *dessus dessous. Submorphémie et chrono-analyse en linguistique hispanique*. Limoges : Lambert-Lucas.

BOTTINEAU, Didier (2012). Le langage représente-t-il ou transfigure-t-il le perçu ?. *La Tribune Internationale des Langues Vivantes*, n° spécial, F. Lautel-Ribstein (dir.) « Formes sémantiques, langages et interprétations : Hommage à Pierre Cadiot. », 73-82.

BOTTINEAU, Didier (2013). Pour une approche énactive de la parole dans les langues. *Langages, 192*(4), 11-27.

BOTTINEAU, Didier, GRÉGOIRE, Michaël (éds.) (2017). *Langage et énaction : corporéité, environnements, expériences, apprentissages, Intellectica 68*.

BRASSAC, Christian & STEWART, John (1996). Le sens dans les processus interlocutoires, un observé ou un co-construit ?. Dans J.-L. Dessalles (dir.), *Du collectif au social. Actes des journées de Rochebrune* (p. 85-94). Paris : ENST.

COWLEY, Stephen J. (dir.) (2011). *Distributed Language*. Amsterdam : John Benjamins.

DOUAY, Catherine & ROULLAND, Daniel (2014). *Théorie de la relation interlocutive. Sens, signe, réplication*. Limoges : Lambert-Lucas.

GRÉGOIRE, Michaël (2012). *Le lexique par le signifiant. Méthode en application à l'espagnol*. Sarrebruck : Presses Académiques Francophones.

GRÉGOIRE, Michaël, BARNABÉ Aurélie, BOTTINEAU Didier & MAÏONCHI-PINO Norbert (2017) (éds.). *Langage et énaction : problématiques, approches linguistiques et interdisciplinaires // Enaction, émergence du langage, production du sens, Significances (Signifying),* 1, 1-3.

KRAVCHENKO, Alexander V. (2016). Two views on language ecology and ecolinguistics. *Language Sciences,* 54, 102-113. http://doi.org/10.1016/j.langsci.2015.12.002

LINELL, Per (2009). *Rethinking Language, Mind, and World Dialogically*. Charlotte : Information Age.

LÓPEZ GARCÍA MOLINS, Ángel & JORQUES JIMÉNEZ, Daniel (2017). *Léxico y enacción*. Valencia : Tirant Lo Blanch.

MACCHI, Yves (2000). L'anticipation syntaxique de l'attribut. Essai de chronosyntaxe. Dans A. Résano (dir.), *Linguistique hispanique. Actes du VIII^e^ Colloque de Linguistique Hispanique* (p. 395-413). Nantes : CRINI.

MATURANA, Humberto (1978). Biology of language: The epistemology of reality. Dans G. A. Miller & E. L. Lennebergs (dir), *Psychology and Biology of Language ant Thought: Essays in Honor of Eric Lenneberg* (p. 27-63). New York : Academic Press.

MATURANA, Humberto R. & VARELA, Francisco J. (1994). *L'arbre de la connaissance*. Paris : Addison-Wesley France.

MONNERET, Philippe (2003a). Présentation. *Cahiers de linguistique analogique*, 1, 3-11.

MONNERET, Philippe (2003b). *Le sens du signifiant. Implications linguistiques et cognitives de la motivation*. Paris : Champion.

MOUNIN, Georges (1974). *Dictionnaire de la linguistique*. Paris : PUF.

PEIRCE, Charles Sanders [1894]. What is a Sign? *In* Houser and Kloesel (eds). *The Essential Peirce. Selected Philosophical Writings. Vol 2. (1893-1913).* Indiana University Press, 4-10.

PEIRCE EDITION PROJECT (éd.) (1998). *The Essential Peirce, Volume 2 : Selected Philosophical Writings* (1893-1913). Indiana University Press.

RASTIER, François (2011). Langage et pensée : dualité sémiotique ou dualisme cognitif ? *Intellectica*, 56, 29-79.

RASTIER, François (2015). *Saussure au futur*. Paris : Les Belles Lettres.

RASTIER François (dir.). (2016). *De l'essence double du langage et du renouveau du saussurisme*. Limoges : Lambert-Lucas.

SAUSSURE, Ferdinand de (2002). *Écrits de linguistique générale.* Paris : Gallimard.

TOLLIS, Francis (1991). *La parole et le sens. Le guillaumisme et l'approche contemporaine du langage*. Paris : Armand Colin.

TOUSSAINT, Maurice (1983). *Contre l'arbitraire du signe*. Paris : Didier Érudition.

TRABANT, Jürgen (1992). *Humboldt ou le sens du langage*. Liège : Mardaga.

VARELA, Francisco (2017). *Le cercle créateur. Écrits (1976-2001)*. Paris : Seuil.